

*Le 34e discours commémoratif  
Hasan M. Balyuzi*

## La vie intellectuelle de la communauté bahá'íe

FARZAM ARBAB

C'est pour moi un grand honneur de présenter le discours Balyuzi à la conférence de l'AÉB de cette année<sup>1</sup>. Je me réjouis infiniment de la présence de Douglas Martin dans cette assemblée. J'espère ne pas me tromper en pensant qu'en une telle occasion, je pourrais bénéficier de l'amabilité et de l'indulgence de l'auditoire et me permettre un certain désordre. Vous n'entendrez pas une allocution bien structurée, mais une série de pensées éparses – mes propres réflexions sur la nature et les défis de la vie intellectuelle de la communauté bahá'íe.

Pour commencer, je dois dire qu'une partie de moi a tendance à considérer que ma préoccupation pour la vie intellectuelle de la communauté est futile. «Pourquoi s'attarder sur

une question évidente et simple?» me répète une voix intérieure. Il est dans la nature même de la communauté bahá'íe que ses membres entreprennent des études. Regardez notre histoire. Les communautés bahá'íes solidement implantées jouissent habituellement d'un niveau de scolarisation particulièrement élevé. Les familles bahá'íes accordent la priorité absolue à l'éducation de leurs enfants et, plus la communauté grandira, plus les bahá'ís seront à l'avant-garde dans tous les domaines imaginables de l'activité humaine. La clarté d'esprit acquise grâce à une connaissance approfondie des Écrits, leur droiture et leur amour de la vérité leur permettront d'acquérir une compréhension sans précédent de la réalité. Peu à peu, de plus en plus de bahá'ís talentueux dans chaque domaine commenceront à coopérer et repousseront ensemble les frontières de la connaissance dans leur champ de compétence.

Je dois m'empresse de dire qu'en fait, je n'ai aucun problème avec ce scénario. Je suis certain que le processus décrit plus haut s'est amorcé il y a un certain temps déjà et qu'il continuera à prendre de l'ampleur. Mais la question que je me sens obligé de poser est la suivante : La vie intellectuelle de la communauté bahá'íe devrait-elle être restreinte à ce simple scénario? Ne sommes-nous pas censés en faire davantage?

Sur le long chemin qui mène de l'obscurité à l'établissement de l'Ordre de Bahá'u'lláh, nous avons atteint le point où la foi bahá'íe est acceptée

---

1 Cet article est une transcription adaptée du discours commémoratif Hasan M. Balyuzi présenté lors de la 40e conférence annuelle de l'Association d'études bahá'íes qui s'est tenue à Montréal (Québec) en août 2016.

comme une religion mondiale aux côtés des autres grandes religions. De même, dans un pays après l'autre, de plus en plus de gens ont une haute opinion de nous et considèrent que nous sommes respectables et que nous avons des idéaux admirables, et – ce qui est tout à l'honneur de l'approche que nous adoptons pour le développement de la communauté – ils commencent même à reconnaître la valeur de nos contributions à la vie de la société. Il s'agit là d'une grande réussite, dont nous devrions tous être fiers. En considérant quelle petite communauté peu connue nous étions il n'y a pas si longtemps, puis ce que nous sommes aujourd'hui, nous ne pouvons que nous incliner en signe de gratitude devant Bahá'u'lláh et louer son œuvre. Mais nous savons que cela ne s'arrête pas là. La foi de Bahá'u'lláh n'est pas destinée à culminer avec une sorte de compétition amicale contre d'autres mouvements religieux pour atteindre une place prestigieuse à leurs côtés. Et en ce qui concerne nos réalisations intellectuelles, nous ne pouvons ignorer le fait que si nous devons suivre les façons de faire du monde, nous resterions loin derrière les autres pendant bien longtemps. Nous aurons certainement raison de célébrer les réalisations de tout bahá'í qui atteint une certaine notoriété dans un domaine donné, mais nous devons nous rappeler que, pour chacune de ces personnes, des centaines, voire des milliers de croyants d'autres confessions, ainsi que des agnostiques et des athées, seront parvenus au même

niveau de notoriété ou à un niveau supérieur. Il n'est donc vraiment pas logique que nous nous livrions au petit jeu des nombres et du prestige; nous devons examiner plus en profondeur la dynamique des activités intellectuelles de la communauté bahá'íe. Pour moi, les véritables enjeux ont trait à la teneur de nos réflexions, à la nature de nos questions, à la validité et à la pertinence de nos réponses aux grands défis auxquels l'humanité fait face au sortir de son adolescence. Éminents ou non, qu'est-ce que ceux d'entre nous qui exercent des activités intellectuelles ont à dire qui mérite d'être entendu? Il est clair que nous avons beaucoup à dire lorsque nous présentons la Foi à divers publics, mais ma question ne porte pas sur nos présentations de la Foi et de ses idéaux; je m'intéresse à nos contributions à l'avancement des connaissances dans les nombreux domaines de l'activité humaine et, enfin, au progrès de la civilisation elle-même.

Je voudrais suggérer que des réponses raisonnables à une question aussi fondamentale ne peuvent se trouver qu'à la lumière de la mission de la Foi et de la nature de la transformation que doit subir l'humanité selon la vision de Bahá'u'lláh. On ne peut faire abstraction des déclarations des Écrits qui exposent de façon très claire l'ampleur de ce changement, même si elles mettent mal à l'aise ceux qui évoluent dans les milieux intellectuels que nous fréquentons, comme nous-mêmes, peut-être, parfois. Il va sans dire que nous devons être prudents

dans notre façon de discuter avec les autres du type de changement que nous prévoyons à la fois chez l'individu et dans la société alors que l'humanité passe de l'enfance à la maturité, mais, lorsque nous réfléchissons sur nous-mêmes, sur nos propres activités et sur les caractéristiques de nos propres communautés, nous ne pouvons pas oublier ce que nos Écrits ont à dire sur la transformation qui ne peut manquer de se produire. Nos pensées doivent être élaborées en fonction d'une compréhension toujours plus profonde de l'extraordinaire vision que Bahá'u'lláh expose de la civilisation humaine, et d'une compréhension claire des forces qui opèrent dans l'ordre actuel, déficient et moribond. Nul besoin de citer longuement les nombreux passages concernant ce thème – pas pour ce public-ci, car vous les connaissez bien. «L'équilibre du monde est bouleversé par l'influence vibrante de ce très grand, de ce nouvel ordre mondial», déclare Bahá'u'lláh dans le Kitáb-i-Aqdas. «La vie ordonnée de l'humanité est révolutionnée par l'action de cet unique et merveilleux système, dont les yeux des mortels n'ont jamais vu l'équivalent» (paragraphe 183). 'Abdu'l-Bahá nous dit que nous devons «maintenant [nous] pénétrer de nouvelles vertus et de nouveaux talents, de nouvelles morales, de nouvelles capacités. De nouvelles grâces, de nouveaux dons et de nouvelles perfections [nous] attendent et descendent déjà sur [nous]. Les dons et les grâces de la période de jeunesse,

bien qu'opportuns et suffisants pendant l'adolescence du monde de l'humanité, sont maintenant incapables de faire face aux nécessités de sa maturité» (*Les bases de l'unité du monde* 14)

Et en ce qui concerne le monde actuel, Shoghi Effendi a écrit :

Un monde terni par le déclin constant de la lumière de la religion, secoué par les forces explosives du nationalisme aveugle et triomphant, embrasé par les feux d'une persécution impitoyable tant raciale que religieuse, abusé par les fausses théories et doctrines qui menacent de supplanter l'adoration de Dieu et la sanctification de ses lois, affaibli par un matérialisme effréné et brutal, se décomposant sous l'influence corrosive d'une décadence morale et spirituelle, empêtré dans les tourbillons de l'anarchie et de conflits économiques, tel est le spectacle qui se présente aux yeux des hommes comme suite des transformations profondes que cette force radicalement transformatrice produit sur la vie de la planète tout entière, alors qu'elle n'est qu'au stade initial de son action. (*L'avènement de la justice divine* 71)

Il me semble que l'une des premières séries de questions que nous devons poser en envisageant l'évolution future de la vie intellectuelle de la communauté bahá'íe est la suivante :

Bahá'u'lláh qualifie l'ordre actuel de «lamentablement déficient» (Tablettes 11:26) – dans quelle mesure croyons-nous que ce «lamentablement déficient» soit réellement déficient? Quels éléments constitutifs de l'ordre actuel sont déficients, et lesquels ne le sont pas? Quelles composantes devons-nous conserver, et lesquelles devons-nous rejeter complètement? Jusqu'à quel point devons-nous examiner les fondements de l'ordre actuel pour découvrir les causes réelles de ses déficiences? J'aimerais explorer un peu cette dernière question.

Un grand nombre de personnes admettent aujourd'hui que bien des choses ne vont pas dans le monde actuel. Il n'est pas difficile de se mettre d'accord, notamment dans les milieux progressistes, sur une liste de problèmes que l'humanité doit affronter et surmonter pour qu'un monde meilleur voie le jour : grand nombre de personnes n'ont pas accès à l'éducation; le chômage est endémique; les dictatures oppriment les gens, et ainsi de suite. Par conséquent, l'éducation pour tous, l'emploi pour tous, la possibilité pour tous de vivre dans une culture démocratique sont les types d'objectifs que l'on doit chercher à atteindre.

La liste de tous les maux de la société actuelle est si longue, et ils sont si évidents qu'il nous est certainement permis de conclure qu'une partie importante des ressources intellectuelles croissantes de la communauté bahá'íe devrait être consacrée à chercher des solutions

efficaces à ces maux. Autrement dit, il semble raisonnable de penser que nous devrions nous engager, aux côtés de gens qui ont les mêmes valeurs, dans des activités qui visent à trouver des solutions aux problèmes de l'humanité et, ce faisant, nous efforcer d'acquérir de nouvelles connaissances tout en développant et en exerçant notre capacité intellectuelle. Nous irions, bien sûr, plus loin que de nombreux mouvements progressistes, tant dans les idées que dans l'action, et affirmerions que les solutions ne se trouvent pas uniquement sur le plan matériel : les cœurs doivent changer. Tout effort pour surmonter les énormes problèmes auxquels l'humanité fait face devra s'appuyer sur des forces spirituelles aussi bien que matérielles. Nous savons que, comme l'a déclaré la Maison universelle de justice, «À l'origine d'une grande partie de l'agitation et du désordre de la vie moderne se trouvent les soubresauts d'une humanité qui lutte pour atteindre sa maturité. Les pratiques et les coutumes largement acceptées, les attitudes et les habitudes les plus chères tombent les unes après les autres dans la désuétude alors que les impératifs de la maturité commencent à s'imposer» (Lettre du 2 mars 2013).

Nous devons donc accepter qu'il soit nécessaire de consacrer une grande partie de nos ressources intellectuelles à l'examen de ces pratiques et coutumes, attitudes et habitudes, et de contribuer à les remplacer par des équivalents spirituellement sains. Pour être plus qu'un vœu pieux, une telle

intention, pose de formidables défis à la vie intellectuelle de la communauté bahá'íe. Pour que les forces spirituelles et matérielles influent de façon cohérente sur la vie de l'humanité, nous avons besoin d'une intellectualité difficile à obtenir. Il y a beaucoup à faire pour la développer grâce aux efforts de la communauté bahá'íe et d'autres personnes qui partagent les mêmes idées. C'est assurément quelque chose que nous pouvons et devons faire.

Or, cet aspect du développement de notre capacité intellectuelle n'aborde que les problèmes facilement identifiables du caractère déficient de l'ordre actuel. En tant que bahá'ís, nous savons bien que nous devons aller plus en profondeur. Nous ne pouvons pas, par exemple, souscrire à l'opinion selon laquelle les structures de base de la société actuelle sont essentiellement saines, que le problème est que leur gestion est tombée entre les mains des mauvaises personnes, et que ce n'est que si des personnes spiritualisées – comme celles que nous essayons de devenir – étaient aux commandes que la paix et la prospérité apparaîtraient. Quand nous lisons les Écrits, il est clair qu'il ne peut en être ainsi; les défis qui se posent à l'humanité alors qu'elle passe de l'enfance collective à la maturité collective ne peuvent s'expliquer aussi facilement. Dès lors que nous nous rappelons que le principe de l'unicité de l'humanité implique un changement organique dans la structure de la société, nous sommes obligés d'aller plus loin et de relever le défi de trouver les structures déficientes et de

déterminer ce qui doit les remplacer. Nous ne pouvons pas nous contenter de regarder les structures les plus visibles; nous devons examiner toutes les structures qui assurent la cohésion de l'ordre actuel. Nous ne pouvons pas nous contenter de mettre en place des dispositifs qui rendent l'éducation universelle; c'est l'ensemble du système éducatif mondial qui doit être transformé. Il ne suffit pas de créer davantage d'emplois ou de financer le crédit afin d'offrir un emploi à tous; il faut restructurer la vie économique selon un jeu délicat entre le principe de l'unicité de l'humanité et les exigences de la justice. Nous ne pouvons pas nous contenter d'adapter la culture démocratique telle qu'elle est définie aujourd'hui; nous devons promouvoir une culture qui intègre des concepts comme la liberté, l'autorité et la gouvernance d'une manière différente de toutes celles que l'humanité a essayées jusqu'à présent.

Il est clair que passer de l'action sociale à une réflexion sur la structure de la société exige bien davantage de la vie intellectuelle de notre communauté. Mettre en place un programme éducatif pour une population donnée dans une partie du monde, offrir des soins de santé de qualité à une autre, ou aider à améliorer les pratiques agricoles d'un groupe d'agriculteurs constituent certainement des champs d'action dans lesquels nous développons et exerçons le type d'intellectualité auquel nous aspirons. Mais il est beaucoup plus exigeant, sur le plan intellectuel, de déterminer comment les structures

fondamentales de la société doivent être révolutionnées de fond en comble. Pour ce faire, la vie intellectuelle de notre communauté doit se développer de manière qu'un nombre suffisant d'entre nous soient capables de déterminer les problèmes structurels de l'ordre actuel et de participer aux discours de la société qui permettent une délibération approfondie sur les solutions de remplacement. J'espère qu'il est clair que je propose ici un travail sérieux et méticuleux. Il ne s'agit pas de cautionner la tendance à répéter «Le problème est structurel» chaque fois que nous nous trouvons devant l'un des nombreux maux qui affligent l'humanité, puis de continuer à vaquer à nos occupations comme si de rien n'était. Avancer que les choses iront mieux à partir du moment où la structure de la société aura changé pour le mieux est une évidence, tout comme affirmer que les choses iront mieux quand les gens seront plus spirituels. La question est la suivante : à quoi les structures d'une société future doivent-elles ressembler, et comment les construire? Permettez-moi de mentionner ici que la communauté bahá'ie a pris des mesures décisives pour développer le type de capacité intellectuelle que je tente de décrire – par exemple, au moyen des programmes de l'Institut d'études sur la prospérité mondiale. L'accueil enthousiaste que la communauté a réservé à ces programmes fait vraiment chaud au cœur. Bien qu'il ne s'agisse que de premiers pas, en aidant un nombre croissant de jeunes bahá'ís qui

poursuivent des études universitaires à réfléchir profondément à la nature de leurs études, ces programmes contribuent sans aucun doute à la vie intellectuelle de la communauté et façonnent son avenir. C'est donc avec optimisme et espoir – en fait, avec une bonne dose de joie sincère – que je livre mes réflexions sur les défis intellectuels qui nous attendent. Mais j'espère que vous serez d'accord avec moi sur ce point : il n'est pas déraisonnable de se préoccuper du développement de la vie intellectuelle de la communauté bahá'ie. L'exposé simple que j'ai présenté au début ne décrit que ce qui est évident. Il y a beaucoup à dire et à faire pour qu'une communauté qui prétend établir le modèle de la société future puisse remplir sa mission. Espérant que vous partagez avec moi cette préoccupation optimiste, j'aimerais poursuivre et vous présenter d'autres défis.

Et si nous allions plus loin que la question des structures de la société et que nous nous interrogeons sur les systèmes de connaissance qui ont façonné l'ordre actuel? Est-il possible que les fondements intellectuels de la civilisation actuelle – les idées, les hypothèses, les méthodes et les affirmations qui sous-tendent la pensée individuelle et collective – soient tout à fait sains et qu'ils soient pourtant à l'origine d'un ordre aussi déficient? Se pourrait-il simplement que les mauvaises personnes se soient emparées de connaissances justes et les appliquent pour créer des structures, des processus et des comportements

inadéquats? Ne devrions-nous pas également rechercher des défauts fondamentaux dans le système de connaissance qui définit le monde d'aujourd'hui? Si la civilisation est le fruit d'un arbre et que nous acceptons que le fruit soit si différent de ce qu'il devrait être, n'est-il pas logique que nous examinions les racines de l'arbre pour découvrir si quelque chose ne va pas là aussi?

Je me rends compte que le genre de question que je pose maintenant peut être quelque peu dangereux. Au fil des décennies, j'ai entendu des réponses extrêmes à ces questions, le genre de réaction émotionnelle qui revient à dire «Il faut tout jeter», ou à l'inverse «Il est anti-intellectuel de poser de telles questions». Mais les questions que je pose ne visent pas à susciter une réaction émotionnelle; elles appellent une analyse prudente et rationnelle, à la lumière de la révélation de Bahá'u'lláh, de la réalité d'aujourd'hui et des forces historiques qui sont à l'œuvre. Tout ce que je suggère, c'est que cet examen minutieux aille au-delà du comportement et de la structure sociopolitique pour inclure également les fondements intellectuels de l'ordre actuel – du moins les fondements intellectuels de la pensée sociale, économique et politique et, si j'ose dire, les fondements intellectuels de la culture. Je crois que c'est quelque chose qui doit être fait, et si cela est fait avec rigueur scientifique et philosophique, par des esprits formés par une intellectualité dotée de perspicacité spirituelle, les fondements

intellectuels d'une nouvelle civilisation émergeront progressivement. Cette nouvelle assise ne se construira pas à partir de rien. Les réalisations intellectuelles de l'humanité, alors qu'elle progressait dans son enfance, ne seront pas ignorées. L'enfant apprend beaucoup de choses essentielles pour la vie d'adulte. Lorsque nous quittons l'enfance, nous ne perdons pas notre aptitude à lire et à écrire, ni notre maîtrise de l'arithmétique et de la géométrie de base, ni le code moral qu'on nous a enseigné. Pourtant, on voit mal comment nous pourrions un jour devenir des adultes responsables si nous insistons pour conserver notre fascination pour les contes de fées qui ont stimulé notre imagination et nous ont apporté tant de joie lorsque nous étions enfants. «Les jeux de l'enfance et de la petite enfance», nous dit 'Abdu'l-Bahá, «ne satisfont ni n'intéressent plus l'esprit adulte.» (*Promulgation* 439).

Il est évident que la décision d'acquérir la capacité d'entreprendre un examen rigoureux des fondements intellectuels de notre civilisation impose des exigences considérables quant à la manière dont la vie intellectuelle de la communauté doit se développer. Passer au crible les habitudes de pensée, les principes, les méthodes et les conceptions qui soutiennent la civilisation d'aujourd'hui et décider lesquels peuvent être conservés et développés et lesquels doivent être rejetés n'est pas une mince tâche. Quelles conceptions de la psyché humaine chères à notre société,

quels éléments des théories complexes du progrès social d'aujourd'hui, quelles méthodes d'éducation, quelles conceptions du travail, de la richesse, de l'amour, de la justice, de la liberté et de l'autorité sont les jouets de l'enfance et de la petite enfance? Et qu'est-ce qui les remplacera? Une chose est sûre : nous ne pouvons pas nous tenir à l'écart et dire : «Tout sera rénové», puis nous enorgueillir d'être à l'avant-garde de processus qui appartiennent à un monde que nous croyons en train de s'effondrer. Je n'ai pas de réponses aux questions que je pose maintenant; j'exprime seulement l'espoir que si nous créons les bonnes conditions, nous serons en mesure de cerner et de décrire rigoureusement certains des éléments, anciens et nouveaux, des fondements intellectuels d'une nouvelle civilisation. Je voudrais donc mentionner quelques-unes des conditions que nous devrions chercher à mettre en place. Mais avant cela, permettez-moi d'énoncer certains de mes propres préjugés.

Pour en revenir à mon analogie précédente, je pense que les progrès que l'humanité a réalisés – et qu'elle réalise à un rythme remarquable – dans le domaine des sciences naturelles s'apparentent bien plus à des compétences en lecture et en écriture qu'à l'imaginaire de l'enfance. Nous pouvons dire, bien sûr, que la science d'aujourd'hui en est encore à ses débuts. Nous pouvons être sûrs qu'elle progressera considérablement, que de nouvelles découvertes viendront révolutionner de nombreux domaines

de recherche scientifique et que les connaissances existantes s'affineront sans cesse. Nous pouvons aussi facilement accepter que les esprits qu'éclaire la lumière des enseignements de Bahá'u'lláh – travaillant au sein de systèmes de recherche non corrompus par la compétitivité et la soif de prestige personnel et dans le contexte d'une culture qui vénère le savoir plutôt que de le traiter comme une marchandise – ouvriront de nouveaux horizons vers lesquels la science pourra se diriger, accroissant ainsi sa contribution au progrès de la civilisation spirituelle et matérielle. Mais je suis convaincu que ce que nous appelons la science ne sera ni rejeté ni remplacé par autre chose appelée «science bahá'íe». Les grandes théories comme la mécanique newtonienne, la mécanique quantique, la relativité et l'évolution sont là pour de bon. Elles sont valables dans le cadre des paramètres des phénomènes physiques qu'elles ont été conçues pour expliquer. Et c'est cette science qui progressera et conduira à de nouvelles découvertes extraordinaires et à des théories raffinées pour les expliquer. Cependant, je pense que le physicalisme – c'est-à-dire la tentative de tout expliquer, y compris la vie, la conscience, la raison et la moralité, à l'aide des éléments et des méthodes présentés par ces grandes théories – sera déconsidéré au fur et à mesure que se réaliseront des percées dans la compréhension des liens entre le subjectif et l'objectif.

Lorsque je m'éloigne des sciences naturelles modernes pour

m'intéresser à d'autres composantes des fondements intellectuels de la civilisation occidentale, par exemple – la civilisation qui semble avoir été la plus dynamique à l'époque moderne – je ne peux m'empêcher de devenir plus sceptique. J'ai toujours une grande estime pour les sciences sociales et la philosophie qui maintiennent cette civilisation, mais j'y vois trop de l'imaginaire de l'enfance. Il faut que quelque chose de bien meilleur soit créé, même si cette chose repose sur certaines des plus grandes pensées philosophiques du passé, quelque chose de nouveau sur lequel on puisse construire une pensée sociale, politique et économique appropriée à l'âge de la maturité de la race humaine. La lumière du siècle des Lumières me paraît trop faible quand je la compare à celle qui émane de la révélation de Bahá'u'lláh.

Si j'ai réussi à vous convaincre, même momentanément, que développer la vie intellectuelle de la communauté bahá'íe est une tâche extrêmement difficile, il peut être utile de dire quelques mots sur certaines des conditions qui nous permettent de relever ce défi. J'en mentionnerai trois, sans prétendre qu'il s'agit des plus importantes.

Selon moi, la première condition est le courage. Ceux qui sont à l'origine des processus de réflexion qui ont conduit au siècle des Lumières étaient courageux. Ils vivaient et travaillaient au sein d'une orthodoxie religieuse qui avait une emprise totale sur la vie intellectuelle de l'Occident. Ils ont eu le courage de remettre en question

cette orthodoxie et de proposer d'autres voies. Et ils ont réussi à présenter suffisamment de preuves et à argumenter avec suffisamment de clarté pour changer le cours de l'histoire. Aujourd'hui, nous pourrions nous demander s'il n'y a pas une autre orthodoxie qui exerce une emprise similaire sur l'esprit humain, une orthodoxie que, faute d'un meilleur mot, nous appelons habituellement matérialisme. N'a-t-elle pas ses prêtres, dont certains se prétendent religieux? Ne dispose-t-elle pas d'un pouvoir immense? N'a-t-elle pas accès à d'énormes ressources économiques – tout cela pour promouvoir sa vision de la nature humaine et de la société? Il faudra aussi avoir le courage de remettre en question les hypothèses et les théories de cette orthodoxie, pas en nous contentant de qualifier de matérialiste tout ce qui ne nous plaît pas, mais en entreprenant une recherche scientifique et philosophique minutieuse, éclairée par la spiritualité.

Le courage doit, bien sûr, s'accompagner de l'élaboration d'une méthodologie rigoureuse. L'une des caractéristiques de l'orthodoxie actuelle et des structures de pouvoir sur lesquelles elle s'appuie est qu'elles intègrent la critique dans leurs mécanismes. Pourtant, il s'agit trop souvent d'une critique qui ne sert pas à grand-chose. Critiquer pour le plaisir de critiquer est pour le moins peu productif; en écoutant poliment, ou impoliment, les voix de l'opposition, et en les prenant en compte de manière superficielle, le pouvoir se perpétue.

La démocratie occidentale a bien compris le rôle de la critique comme soupape de sécurité. Pendant ce temps, le pouvoir et l'argent continuent de s'accumuler dans les mains d'un petit nombre de personnes, qui poursuivent sans relâche leurs objectifs. Il nous faut changer notre conception même de la critique, et je ne parle pas seulement de faire en sorte qu'elle soit constructive. Je crois que si nous affinons et arrivons à comprendre le processus de consultation bahá'íe comme étant une forme d'investigation collective de la réalité, nous atteindrons des objectifs bien plus élevés que si nous nous contentons de critiquer le monde tel qu'il est. Une deuxième condition propice à l'épanouissement du type de vie intellectuelle que nous proposons est liée au fait que notre communauté ne peut se permettre d'être élitiste. J'utilise ce mot dans un sens particulier que je vais expliquer. Il est évident que les percées ont besoin d'esprits brillants, donc la culture que nous travaillons à développer reconnaît et doit reconnaître et célébrer les réalisations de l'individu. Le talent doit être reconnu et cultivé. Mais une culture qui respecte la connaissance, dans laquelle les voix des experts sont entendues, et où les grandes idées et les grandes œuvres d'art sont admirées, n'est pas nécessairement élitiste. C'est un privilège qui exige davantage de privilèges. Laissez-moi vous assurer que je ne crois pas un seul instant que la communauté bahá'íe ait été, soit ou sera un jour élitiste. Les enseignements bahá'ís en général, et

l'Ordre administratif en particulier, la protègent d'un tel avenir. Ce que je pense que nous devrions faire, c'est reconnaître les particularités d'une culture qui n'est pas élitiste, mais qui soutient le talent et encourage les réalisations intellectuelles et artistiques, puis promouvoir cette culture par opposition aux forces d'une société élitiste. Dans une telle culture, le savoir n'appartient pas à quelques-uns; il est accessible à tous, ce qui évite de laisser de larges pans de l'humanité dans l'ignorance et empêche l'oppression qui résulte de la privation du savoir de s'installer. Et par quels mécanismes peut-on renforcer une telle culture? Un examen du processus de l'institut, qui a joué un rôle si crucial dans nos efforts de construction communautaire ces derniers temps, peut apporter de précieuses réponses à cette question.

Une communauté dotée du type de culture que nous envisageons a besoin d'avoir, à sa base, une conversation mondiale, intellectuellement et spirituellement honnête. Dans un monde si fragmenté par les forces de l'histoire, la communauté bahá'íe doit développer l'habitude de s'exprimer dans un langage qui transcende les structures de pensée empreintes de particularisme, de sorte que les mots commencent à acquérir la même signification pour des personnes venant d'horizons totalement différents. Il semble raisonnable de dire que la conversation doit porter sur l'application des enseignements bahá'ís à la vie individuelle et collective. Elle doit porter en grande

partie sur des questions concrètes élevées à un niveau spirituel approprié et analysées à la lumière des vérités spirituelles. Elle doit être profonde, mais pas inutilement difficile au point d'effrayer la plupart des gens. Elle doit permettre à chacun de participer à la conversation aux niveaux les plus accessibles, puis de devenir capable de pensées de plus en plus complexes –, personne ne doit être laissé à l'écart. Le processus de l'institut qui se poursuit dans la communauté bahá'íe depuis une vingtaine d'années, bien qu'il n'en soit encore qu'à ses débuts, contribue manifestement de manière significative à établir une telle conversation mondiale. Il s'organise autour d'un sentier de service que la multitude est invitée à emprunter – un sentier le long duquel les gens apprennent ensemble comment remplir leur double objectif moral qui consiste à veiller à leur propre développement spirituel et intellectuel et à contribuer à transformer la société. Les connaissances s'accumulent grâce à une combinaison d'étude du texte et d'expérience systématisée. Il s'agit là d'une habitude mentale importante qui pourrait contribuer à façonner une intellectualité exempte de certaines fausses dichotomies, comme celle entre le spirituel et le matériel ou celle entre la connaissance qui jaillit dans le cœur de l'homme lorsqu'il se raccorde à l'océan de la Révélation et la connaissance qui s'acquiert par l'expérience. C'est une habitude mentale qui reconnaît l'importance des preuves et les utilise pour séparer la connaissance des chimères.

Je n'ai pas l'intention d'analyser ici la forme actuelle du processus de l'institut et son potentiel futur; je le mentionne uniquement pour illustrer le caractère d'une conversation qui se déroule à la base de la communauté mondiale bahá'íe et qui peut promouvoir une intellectualité capable de relever les défis mentionnés précédemment. À ce niveau général, les facultés intellectuelles ne sont pas axées sur des domaines du savoir particuliers. À mesure que la mer se gonfle, que les individus développent les capacités propres aux domaines avancés de la connaissance humaine, des vagues individuelles et des groupes de vagues, dont certaines sont assez puissantes pour briser de formidables barrières intellectuelles, monteront inévitablement. En outre, étant donné que la relation qui se tisse entre ceux qui empruntent le sentier du service en est une où l'on s'accompagne mutuellement – et qu'elle est exempte de concurrence, de gestion les uns par les autres, de manipulation et de prise de pouvoir – il devient plus facile d'éviter les dangers de l'élitisme.

La troisième condition que je voudrais aborder concerne l'harmonie entre la science et la religion. Il me semble qu'une condition essentielle du genre de vie intellectuelle que nous imaginons pour la communauté bahá'íe est une compréhension rigoureuse de la relation entre la science et la religion – du moins pour ce qui est de leur fonction en tant que sources de connaissances pour le progrès de la civilisation. Il s'agit d'un sujet vaste

qu'on ne peut traiter brièvement; je voudrais donc souligner seulement une ou deux idées pertinentes liées au thème de cet exposé.

Ces dernières années, et dans le contexte de l'essor d'une nouvelle civilisation, la communauté bahá'ie considère de plus en plus la science et la religion comme deux systèmes de connaissance et de pratique complémentaires, qui se chevauchent. Un matérialiste convaincu rejetterait d'emblée cette description parce qu'il est contraire à sa «religion» de considérer la croyance religieuse comme une forme de connaissance. Mais je sais aussi que l'idée que la religion est un système de connaissance et de pratique met certaines personnes religieuses, y compris certains bahá'ís, un peu mal à l'aise. C'est regrettable, car ce malaise découle d'une mauvaise compréhension de l'intention de l'expression. Je vous assure que lorsque je pense à ma foi, la première chose qui me vient à l'esprit n'est pas un système de connaissances et de pratiques. Je pense à la lumière éblouissante de la révélation de Bahá'u'lláh; je pense à la grandeur de ce jour, à la puissance de l'Alliance, à la joie de se tourner vers la Beauté suprême. Mais lorsqu'il s'agit de travailler à faire progresser la civilisation, je me rappelle que, selon Shoghi Effendi, la Cause est scientifique dans sa méthode, et qu'une civilisation spirituelle et matérielle doit se bâtir avec des connaissances provenant et de la religion et de la science. Dans ce contexte, il s'avère très utile d'examiner les deux en tant

que systèmes de connaissance et de pratique complémentaires.

Bien entendu, le simple fait de nommer les choses ne nous mène pas très loin. Un processus d'analyse rigoureux est nécessaire pour comprendre la nature de l'harmonie entre la science et la religion, et comment elles se complètent dans le processus d'édification de la civilisation. Je voudrais suggérer que plus nous accorderons d'attention à cette analyse, et plus tôt nous commencerons à l'effectuer, plus nous progresserons dans le développement de la vie intellectuelle de notre communauté. Permettez-moi donc de dire quelques mots sur l'une des implications de l'affirmation selon laquelle la science et la religion constituent des systèmes de connaissance complémentaires.

Cette déclaration apparemment innocente exclut certaines autres relations possibles entre la science et la religion. Elle rejette la position selon laquelle la croyance religieuse est en grande partie une connaissance spéculative de la réalité, un palliatif que nous utilisons en attendant que la vraie connaissance scientifique se révèle lorsque la science trouve des réponses définitives aux questions qui suscitent d'abord l'élan religieux chez l'être humain. C'est un fait historique que le projet positiviste – un projet qui a tenté de bannir la croyance religieuse en tant que caractéristique d'une humanité sous-développée et de la remplacer par une connaissance scientifique éprouvée basée sur l'expérience – a échoué. Il est intéressant de noter que son expression

la plus courageuse et probablement la plus exigeante (le positivisme logique) a implosé, et pas seulement en raison des progrès de la philosophie des sciences résultant de l'analyse des preuves historiques réelles.

La déclaration ferme également la porte aux déclarations, aussi sincères et séduisantes sont-elles, selon lesquelles la vraie science sera le résultat de lectures justes et inventives des Écritures. Cette apparente expression de la foi, me semble-t-il, découle d'une confusion dans l'utilisation du mot «religion», qui renvoie tantôt à ce que Dieu a révélé, tantôt aux croyances et pratiques d'une communauté religieuse particulière. Dans la communauté bahá'íe, nous essayons de faire en sorte que cette dernière – notre système de connaissances et de pratiques – corresponde aussi étroitement que possible à la Parole révélée. L'assurance qu'il en sera ainsi est une caractéristique propre à la foi bahá'íe, une caractéristique que Bahá'u'lláh a lui-même incorporée dans ses enseignements en établissant l'Alliance. Puisque Dieu est omniscient et que toute connaissance émane de lui, il semble légitime de croire que la Révélation contient des connaissances scientifiques, mais il serait injustifié d'en déduire que notre lecture du Texte permettra de découvrir la véritable science. La science est une faculté de l'âme humaine. Les facultés de perception et de raisonnement sont donc des dons de Dieu grâce auxquels l'humanité peut bâtir le système extrêmement puissant de connaissances

et de pratiques que nous appelons aussi «science». Tenter d'amalgamer la connaissance scientifique avec la connaissance spirituelle nous ramène à l'époque de Galilée. Tenter de confondre connaissance spirituelle et morale avec quelque chose que les méthodes de la science seraient capables de produire est tout aussi infructueux, comme l'ont déjà prouvé les efforts des positivistes. Et pourtant, comme il est tentant de recourir nous-mêmes à un tel réductionnisme! Les éléments de connaissance élaborés par la science et les éléments de connaissance élaborés dans le processus d'étude et de pratique religieuses devraient être utilisés ensemble dans des activités précises. Cette clarté, me semble-t-il, est une caractéristique indispensable de la vie intellectuelle que nous essayons de développer.

Jamais je n'ai douté que la tâche la plus sacrée et la plus urgente qui incombe à la communauté bahá'íe soit l'enseignement de la Foi. L'humanité a besoin de voir la lumière de Bahá'u'lláh. Par ailleurs, bien que cela semble moins urgent, je sens que la communauté bahá'íe grandissante doit améliorer sa compréhension de la science. Pas du scientisme. Pas de ces versions populaires de la science qui ne savent pas la distinguer de la magie. Pas de la seule connaissance de la technologie. Ce que la communauté bahá'íe doit saisir, c'est la nature de la connaissance scientifique dans toute sa puissance, de la science comme «première émanation de Dieu vers l'homme» ('Abdu'l-Bahá,

*Promulgation* 49) qui éclaire la compréhension humaine et lui permet de pénétrer les mystères de l'univers et de la vie sur ce plan terrestre; de la science comme complément de la foi et de la connaissance religieuses, si riche en perceptions spirituelles qui peuvent aider l'humanité à élever ce monde de poussière jusqu'au ciel de gloire.

Mes amis, je vous ai fait part de quelques-unes des réflexions sur la vie intellectuelle de la communauté qui ont occupé mon esprit au fil des ans. Comme je l'ai mentionné au début, il ne s'agit pas d'un examen systématique du sujet. J'espère avoir montré à quel point le chemin qui nous attend est semé d'embûches, tant pour ceux qui se consacrent aux travaux d'érudition que pour ceux qui ont la responsabilité de promouvoir la vie intellectuelle de la communauté. J'espère avoir communiqué mon optimisme quant à la perspective d'un progrès intellectuel significatif. Cet optimisme n'est pas un vœu pieux. Depuis longtemps, j'espère voir apparaître une intellectualité spécifique qui intégrerait le spirituel et le matériel, le pratique et le théorique – une intellectualité qui résulterait du travail d'édification de la civilisation que réalise la communauté bahá'íe. Aujourd'hui, des dizaines de milliers de personnes, en particulier des jeunes, participent activement à ces efforts, et pour quelqu'un comme moi, qui connaît bien leur travail, il semble clair que la lumière de la vie intellectuelle souhaitée de la communauté s'est fait jour.

#### OUVRAGES CITÉS

- 'Abdu'l-Bahá. *Les bases de l'unité du monde*, Maison d'éditions bahá'íes, 2017.
- . *The Promulgation of Universal Peace: Talks Delivered by 'Abdu'l-Bahá during His Visit to the United States and Canada in 1912*. Publié sous la direction de Howard Macnutt, Bahá'í Publishing Trust, 1982.
- Bahá'u'lláh. *Le Kitáb-i-Aqdas : Le Très-Saint-Livre*. Maison d'éditions bahá'íes, 2011.
- . *Tablettes de Bahá'u'lláh révélées après le Kitáb-i-Aqdas*. Édité par le département de recherche de la Maison universelle de justice. Traduit par la Commission de traduction française, Maison d'éditions bahá'íes, 2011.
- La Maison universelle de justice. *Lettre à la communauté bahá'íe d'Iran*, le 2 mars 2013.
- Shoghi Effendi. *L'avènement de la justice divine*. Maison d'éditions bahá'íes, 2012.